

Salut l'Artiste !

Difficile d'écrire sur un extra terrestre. Il faudrait un vocabulaire et une syntaxe adaptés.

Car c'était un extra terrestre, il grimpait comme un E.T.

Enfin! Essayons avec les mots du cœur et des tripes, si tant est qu'on n'écrit vraiment qu'avec ces derniers.

DESPIAU

Nom prédestiné car rime avec spigolo.

Le Spigolo de Despiau.

Petit parfum de Dolomites. Son œuvre, «L'Oeuvre» : c'est tout.

Certains premiers répétiteurs de la voie avaient déclaré que cette première méritait la légion d'honneur. C'est dire.

OBJET CULTE

Le golot! Ah! le golot. Rime aussi avec Spigolo. Le golot de Despiau ( ça rime encore ) n'était pas le golot du commerce, ni le vrai piton à expansion.

C'était un boulon de 40 x 10 mm, de la quincaillerie, doux, avec rondelle carrossier diamètre 30 et 7 tours de fil de fer, pour mettre le mousqueton.

Boulon fileté, sans coin à l'extrémité, qu'il fallait rentrer en force dans un trou fait au tamponnoir, plus petit.

## OUTIL PREFERE

Tamponnoir et marteau.

Tamponnoir, mèche de 8 mm, 3 coups de marteau, 2 quarts de tour du poignet gauche.

Bien sûr, la technique c'est chiant. Tous ces détails, à quoi bon ?

Juste pour donner un aperçu du temps passé, pour planter un piton. De la patience affichée.

La sienne, d'abord, bien sûr, mais aussi celle des différents seconds « usés » sur ses projets.

20 minutes pour un piton, c'était bien.

A l'époque, pas de chignole, pas de spit-rapide.

Mieux dans le calcaire, encore que certains restent durs, que dans le granit.

## AUTORITE

Parvis du refuge des Oulettes, un soir d'été!

Un groupe franco espagnol discute, bruyamment, de voies, de premières, d'exploits divers et variés, surtout les leurs.

On écoute à côté, et Raymond rigole doucement, sans rien dire, car il se dit beaucoup de bêtises. Jusqu'au moment où ni tenant plus, je me permets de redresser quelques erreurs. Rien à faire, les jacasseries continuent.

Enfin je lance: « dites les gars, vous avez vu à côté de qui vous tchatchez sans vergogne?

Là, à côté de vous, vous avez R.DESPIAU, oui, oui».

Tout à coup, silence, chape de plomb, le groupe se ratatine sur place.

Et Raymond d'éclater doucement ( c'était un discret) de rire, et de commencer à parler, gentiment, avec sa modestie coutumière.

L'anti grande-gueule.

Mais l'extraordinaire, c'est que ce silence respectueux perdura toute la soirée, devant le refuge, dans la salle à manger pendant le repas, dans le dortoir, et dans le refuge d'hiver, pendant les préparatifs au lever du jour.

Le Maître était là, donc, respect, silence dans la chapelle des grimpeurs. Le Pape est parmi nous.

« on va lui demander un tuyau, mais on fait plus les cons. »

Le repas ? on se serait cru dans un monastère, on n'entendait que le tintement des cuillères sur les assiettes et des chuchotements.

MON PERE

Scène1

Mon père : - c'est qui ce Despiau avec qui tu es tout le temps fourré ?

Moi : - le meilleur grimpeur du quartier. Au sens large du terme, de Cerbère à

Hendaye, je veux dire.

Mon père : - il travaille où ?

Moi : - au Pic !

Mon père : - je vais me renseigner.

Scène2

Mon père :-dis moi Jean, c'est qui ce Despiau qui travaille chez toi ?

Jean Rosch (directeur de l'observatoire du Pic du Midi) : -un type très bien. Oh ! il est un peu comme le ciel au Pic depuis mai 68.

Un peu rouge...

Sinon, un type sérieux, compétent, fiable.

Et puis c'est un grand montagnard.

Tu peux être en confiance, Henri.

Ouf! la famille est rassurée.

L'ESTHETE

J'arrive à un relais où le maître est stoïque, sous une énorme cascade qui dévale le dièdre ( un névé fond au dessus). L'eau tape si fort sur les casques qu'on a du mal à s'entendre. Je ne comprends rien aux conseils ( Raymond ne nous a jamais donné d'ordre ), je n'entends rien, je veux qu'on se barre vite de cet endroit. Par où on se casse au sec? puis, j'entends «tu as une jolie photo à faire ici!» Je rêve

... Eh bien! j'ai fait la photo et on a quitté les lieux tranquillement. Jamais de précipitation. «Patience dans l'azur».

JEUNE (ou couillon)

On est couillon quand on est jeune ! On se jette dans la littérature, la peinture, la musique. On veut côtoyer des géants. Et ce sont de bons moyens, en effet. Et là, on en avait un, on ne le savait pas. A côté ! On le prenait pour un copain, un maître, une référence, mais pas encore pour un géant.

Il faut qu'il soit parti pour qu'on s'aperçoive qu'on avait la chance de côtoyer un géant. Il est encore plus grand, parti, que vivant. Comme le duc de Guise?

ALPINISME DE HAUT NIVEAU

Nous sommes chargés, avec Antoine et Frédéric, en partant deux jours avant lui, d'avancer quelques longueurs ( pitons, golots, coins de frêne «casa het») dans un chantier surplombant.

Les sacs sont lourds, il y a plus de bouffe que de matos. Il fait beau, les conditions sont bonnes, on sort d'examens où de concours, on est plutôt cool.

Mais tous les prétextes sont bons pour trainer les pieds et ne pas se mettre vraiment au travail. La saucisse est bonne, le rosé aussi et la sieste est agréable.

Fin du 2ème jour: on attend le maître! un peu inquiets.

Le voilà! « alors les gars, quoi de neuf? on en est où?»

«bof!»

Autant avouer de suite.

«si on parle de longueur de saucisse, là, on a avancé quelque chose! Pour les longueurs de corde, on a été moins performant.

A vrai dire, soyons honnête, on a fait plus de goulot que de golot»

Et Raymond part de son éclat de rire, doux, discret, enjôleur. Il ne nous engueule même pas, il ne l'a jamais fait. Il ne nous a jamais 'aboyé dessus», jamais forcé, jamais angoissé, jamais fait la moindre réflexion désagréable, qui aurait pu être justifiée dans certains cas.

Revenons au surplomb: le lendemain on était au boulot.

#### LIVRE DE CHEVET

D'abord « Sécurité en paroi» de Gianni Mazenga.

Livre lu et relu, tourné dans tous les sens et appliqué à la lettre, car Raymond était l'apôtre de la sécurité. Même s'il considérait que le danger, objectif ou subjectif, faisait parti du jeu, un des éléments de l'activité alpine. Le but était de grimper, mais aussi de rentrer à la maison.

D'autres livres, bien sûr, de physique, de peinture et une passion un peu tardive pour la musique.

#### ARETE NORD DU PIC

En fin de journée, nous allions parfois discutait dans les ruines d'une cabane en bois sur l'arête nord du Pic du Midi. Par temps clair, on s'amusait à compter les phares de la gare de St Jory au nord de Toulouse ( 32 à l'époque).

Mais surtout, on discutait de tout. Car, mine de rien, sans être le hâbleur charismatique qui capte de suite l'attention, il était bavard, et on avait parfois du

mal à l'interrompre.

On parlait donc de sujets sérieux, de toutes ces conneries qui me minent la vie, justement la Vie, cette maladie sexuellement transmissible toujours mortelle, l'Amour, la Mort. Politique aussi, on refaisait le monde.

C'est vrai qu'il était un peu de gauche ... moi aussi à l'époque mais je me suis soigné. De la droite, aussi du reste. Mais plus tard.

On parlait physique aussi: des particules. J'aime bien le sujet. On n'en était pas encore au boson de Higgs mais on savait quelques trucs.

Pas besoin d'accélérateur de particules, de cyclotron, de LHC, de chambre de Wilson ou autre grosse machine, ça se passait au niveau de l'articulation des concepts.

Ouaouh !

Bref, on jouait aux intellos.

Puis on rentrait tranquillement à l'observatoire pour la messe. C'était la cérémonie du pastis avant le repas du soir. Nous n'en abusions pas.

#### ENTRAINEMENT

Le Despiau s'entraîne peu. Pas vraiment besoin.

Sa classe est telle, innée, que peu de choses sont nécessaires pour rester au top.

Un peu de rocher-école, une barre fixe en travers de la porte du couloir. Pas de course à pied ni de vélo. En tout cas rien à voir avec les doses d'entraînement qu'on s'envoie pour être un petit compétiteur régional dans d'autres activités sportives.

Donc du rocher (Salut, Trassouet ...), de la falaise.

Au Pic (on y revient toujours), exercices sur les murs en pierre de taille des vieux bâtiments.

Ça allait à peu près.

Plus craignoss, l'apprentissage du vide.

Là, il s'agissait de marcher, à l'aise, sur la balustrade en ciment, à peine plus large que la semelle de la chaussure, de la terrasse nord. Aller et retour. Avec d'un côté la terrasse et de l'autre le vertigineux couloir Nord-Est.

Petit à petit on y arrivait.

Mais le Maître est toujours resté le seul à réaliser l'exercice perpendiculairement à la balustrade.

Trois pas d'élan sur la terrasse, hop ! , il saute dessus et s'arrête en équilibre face au vide du couloir Nord-Est.

J'en ai les mains moites en l'écrivant.

M comme Marcelle et Marie-Pierre.

Marcelle, la compagne fidèle et présente de tous les combats. Elle partage tout, elle a raison car ce qui n'est pas partagé est perdu.

Elle suit, elle devance, elle accompagne, elle fait de belles courses d'escalade avec le maître, son Maître.

Elle l'accompagne au départ des grandes voies, elle l'attend à la sortie de ses exploits. Je la revois encore à la Brèche, pistant son héros après une montée directe et intégrale du Cirque avec Fernand.

Elle connaît toutes les voies, faites et à faire, de son extra terrestre de mari.

Patiente comme Pénélope.

Marie-Pierre, un temps le sujet qui fâche. Mais c'est quand même le fruit de



l'amour, alors on y pense, et on lui souhaite de voir rapidement le bout du tunnel.

Petite, elle n'arrivait pas à dire mon prénom (Dominique), elle disait «Ménine». Elle avait déjà entendu parlé de Vélasquez.

## ECOLE

L'Ecole Despiau.

Si la société fait l'homme, et non l'inverse, le chef fait son équipe.

Si le chef est con, les soldats sont cons.

Eh ,bien ! Chez nous le Maître étant exemplaire, les élèves sont biens.

L'Equipe Despiau, l'Ecole Despiau, aujourd'hui on dirait la Dream Team! c'était que des mecs biens.

Chacun sa personnalité, que laissait se développer le Maître, plus ou moins extravertie, plus ou moins discrète, chacun, spontanément trouvait sa place en respectant celle des autres.

Pas de leçon de morale, de vertu , pas de problème de préséance, pas de jalousie.

Raymond fonctionnait à l'exemple, et nous, naturellement on imitait. Le respect était bilatéral, nous le respections et lui nous le rendait bien.

## DENTS

Par la dent des Batans, ou la dent d'Orlu, ni la dent d'Hérens ou les dents du Midi.

Nos dents à nous.

«Tenez, quelques idées de courses pour vous faire les dents.

Et le Maître nous proposait quelques sujets de courses sérieuses, moins connues que les classiques, même quelques itinéraires à ouvrir.

Moi: « qu'est ce que tu nous a trouvé comme casse-gueule? »

C'était ma façon de nommer les voies un peu difficiles, au moins pour moi.

Quelques idées de premières, que nous avons réalisé avec le solide et modeste Fernand qui poussait l'élégance jusqu'à me laisser les dernières longueurs en tête, après avoir assumé les trois quarts du boulot dur en dessous.

C'était ça l'esprit de l'école Despiau.

REGRET

Un gros regret, oui, on n'a jamais pu le mettre au ski, il n'avait rien contre, il ne le méprisait pas, mais ça ne l'a jamais intéressé.

SAMOVAR ET BACULOT

Relire Samivel.

L'équivalent montagnard de Don Quichotte et Sancho Panza.

Samovar c'est le Quijote, en raisonnable. Pas du tout l'hurluberlu fantasque,

excité, écervelé!

Mais une certaine classe, une allure innée, calme, sereine.

Je vois Raymond comme cela, grand, même s'il ne l'était pas, posé, lucide, réaliste, doux, à l'écoute, conseillant sans ordonner, d'une patience hénaurme.

Faut voir les casse-gueules où il m'a emmené, sans faille.

Il y aurait emmené un cul de jatte, il l'en aurait sorti.

Donc Samovar est le premier de cordée, celui qui a intuité la course, prépare tout, conçoit et réalise. En fait, il regarde la voie, réfléchit et définit mentalement le trajet. Tout ça, c'est dans la tête, car je ne l'ai jamais vu avec une carte ou un topoguide dans les mains.

Il se prépare, fait le sac, et démarre, et à partir de là, il ne parle plus beaucoup, il rentre dans sa bulle extatique de la grimpe. Je ne le regarde plus grimper car sa facilité m'écœure. De temps en temps, un petit coup d'œil de travers, quand même, pour voir où ça passe, mais je n'essaie plus d'évaluer la difficulté!...

Pour moi, on verra en temps réel. In Situ.

Cette élégance dans la grimpe, calme, souple, régulière, sans heurt, harmonieuse, me rappelle la classe aristocratique du locataire anglo-saxon des lieux, Henry Russell.

Certes, il ne lui ressemblait pas physiquement, mais son attitude oui.

La classe!

Samovar, c'est le leader charismatique, dont l'aura entraîne une petite équipe de fidèles respectueux, fiables, et avides de connaissances en tous genres.

C'est l'école Despiau.

Samovar est élégant, assez bien habillé, mais élégant surtout dans sa gestuelle de grimpe et dans son comportement vis-à-vis de la montagne et de ses élèves.

Il grimpe, aérien, léger, sans sac, il effleure le rocher plus qu'il ne s'accroche aux

prises. Monsieur joue du piano à quatre mains.

Contrastant avec ce leader éthéré, derrière il y a Baculot.

Baculot, c'est moi.

Baculot, c'est bas du cul, c'est le petit gros, qui est second de cordée ... Avec un gros sac.

Sancho Panza, le porte-bidon, le porte-coton, l'arpette, l'habitué du syndrome de la rimaie, vous savez, cet ensemble de signes que l'on ressent à l'approche de grandes difficultés d'escalade, cette trouillasse qui vous envahit pour vous anéantir et vous faire perdre tous vos moyens.

«qu'est ce que je suis venu foutre ici?» «l'an prochain j'irai à la mer ...»

Je me comparais souvent à Baculot mais jamais au grand jamais, le Maître n'y a fait référence. J'arrivais souvent à un relais en disant «Baculot est là». Il riait et on repartait.

Si Samovar c'est l'aisance, la facilité, le talent, tout simplement, Baculot, lui, fait plutôt dans le pénible, le lourd, le jamais facile.

C'est le bœuf dans le sillon, aller-retour poussif, et besogneux. Ça marche, mais quel boulot!

Baculot a quelques talents, mais n'a pas DE talent.

Eh bien cette différence de statut, le Maître ne me (nous) l'a jamais faite sentir!

Je me demande à la réflexion, si j'en étais conscient à l'époque. J'aurais sûrement plus vite remarqué l'attitude inverse.

CONFIANCE

Il avait confiance en lui, il était sûr de lui, au bon sens du terme.

Mais surtout il avait confiance en nous, il nous donnait confiance en nous ( et moi il m'en fallait ).

Je suis second, comme d'hab !

Soit dit en passant, le second c'est celui qui a perdu. Mais je préfère être là, à l'ombre du premier, car l'ombre est inhérente à la lumière, que dans l'anonymat. Donc, second au relais.

Je m'apprête à assurer les deux autres au dessous. En même temps le Maître passe sa corde dans un mousqueton de ma ceinture et repart dans une énième longueur. Il grimpe seul, tranquille, sans assurance, et moi je fais monter Antoine et Jean Claude, ensemble, corde tendue.

A posteriori, je me trouve un peu barge. Tout seul pour retenir ce beau monde ; d'accord ils étaient forts à tous égards, mais j'en ai encore des sueurs froides. Sécurité d'abord, j e vous dis !

BIVOUAC PREFERE Évidemment la planchette.

La planchette, grosse et grande histoire, objet de longues recherches et de tous les soins.

50 x40 cm, éloigné de la paroi par deux équerres de 30 cm de long.

4 cordelettes, un mousquif , et le tour est joué!

Voilà l'aire de travail ( assis ou debout), de repos, de restauration, de sommeil.

S'asseoir dessus est relativement facile, s'y mettre debout est déjà plus compliqué : main droite sur le coin arrière droit, main gauche sur le coin avant gauche. Nécessité d'une grande souplesse des hanches, et obligation d'un

relevage très symétrique.

Car l'objet est loufoque, versatile et le moindre mouvement non réfléchi est payé cash, un tour autour du mousqueton. On ne tombe pas mais on n'est pas bien, genre parachutiste la tête en bas, les pieds pris dans les suspentes.

Toute petite zone de vie, plus exigüe tu meurs, où il faut apprendre à (sur)vivre, attendre, regarder autour de soi, à droite, à gauche, en haut (le Maître bosse) , en bas. Quelle chance ont tous ces randonneurs qui ont la possibilité de mettre un pied devant l'autre. Nous ici on est bloqués! on plantonne.

L'heure de la soupe, le réchaud entre les cuisses, en surveillant la flamme, les cordelettes ne sont pas loin.

Quand c'est chaud, on ferme tout et petit téléphérique.

Je ne vous parle pas de l'hygiène, bien sûr, ou plutôt si.

Envie de pisser pour le 1er de cordée, dans l'axe juste au dessus : Eh bien au dessous on sort le poncho ... En traversée, c'est moins problématique.

«Je vous dis mon bon monsieur, incroyable ce qu'on aura pu me faire faire dans la vie».

«tous ces mecs qui ont eu la patience de m'emmener et surtout de me ramener de galères infernales».

SIESTE

Le Despiau peut faire la sieste sur la planchette.

La sieste n'étant pas son activité favorite, c'est une sieste besogneuse, ouvrée.

Pour ce faire, prendre un surplomb très surplombant, qu'on appelle «toit», pratiquement horizontal, c'est le mieux.

Passer les deux membres inférieurs (je ne dis pas les jambes, on passe tout!) dans les étriers et la planchette derrière les épaules, et le tour est joué.

Le Despiau est à l'horizontale couché sous le toit, on tend les bras et on est en place pour le prochain golot.

Aussi simple que cela.

Je pourrais continuer à recueillir des souvenirs, des anecdotes, ils sont légions, ils furent tellement intenses, qu'ils restent gravés dans le marbre de la mémoire avec une précision d'une grande finesse.

Puissent tous les élèves de l'école Despiau, continuer l'ébauche de ce Dictionnaire amoureux du Despiau

Certes désordonné, mais débuté!

D'autres mots, d'autres souvenirs pourront nous aider à entretenir la mémoire de notre grand Raymond, qu'on regrette de ne pas avoir plus côtoyé, alors qu'on est aspiré, chacun de son côté, par les spirales de la vie, du boulot, de la famille.

Allez Marcelle, je te fais la bise et hasta luego.

DOMINIQUE